

04-11-2019

L'esprit du temps à travers 107 livres (sélection de 10 prix littéraires) **Étude sémiologique et statistique des titres, images et 4^e de couverture**

Chaque rentrée littéraire est l'occasion de sacrer quelques auteurs comme les « voix de leur génération » ou d'évoquer la contemporanéité de leurs fictions. En France et dans la francophonie, sur quoi écrit-on aujourd'hui, sur qui, sur quelles époques ou quels lieux ? Il est des thèmes récurrents, des concepts et des lexiques préférentiels : quels sont-ils et que disent-ils de l'époque, de ses représentations et de ses métamorphoses ? Que disent les mots et les images choisis par les auteurs et les éditeurs pour faire l'auto-promotion de leurs romans ? Au-delà des lignes éditoriales propres à chaque maison d'édition, quelle est la couleur du temps ?

Pour répondre à ces questions, **L'Observatoire Motamorphoz® a choisi de s'intéresser aux 107 romans sélectionnés par 10 prix littéraires très prescripteurs, et plus particulièrement aux titres de ces romans, à leurs premières et quatrièmes de couverture.** Au-delà de ce qui peut être écrit sur un roman et analysé par les critiques, lecteurs et blogueurs passionnés, les éditeurs savent tout le poids de ces trois médias dans le choix d'un livre, en librairie ou sur internet. Ce sont leurs mots qui donnent envie de lire. Ce sont leurs mots qui contribuent au référencement sur Internet ou aux propositions commerciales (« les lecteurs ont aussi acheté »).

Cette étude statistique et lexicale est inédite.

Sur le fond, elle propose un regard alternatif sur les prix littéraires, sur les approches socio-économiques des éditeurs, leur perception des attentes de leurs lecteurs, et la façon dont les écrivains sont capables de saisir l'esprit du temps.

Sur la forme, l'intérêt de l'approche de Motamorphoz® est double :

- **Le choix original du corpus :** les romans sélectionnés par les prix littéraires et uniquement les mots dont les éditeurs et les auteurs ont la conviction qu'ils susciteront un écho et une envie d'achat.
- **L'approche quantitative,** réalisée au moyen d'un logiciel de statistiques lexicales, qui permet une analyse objective du corpus et la production de données fiables.

Résumé

CHIFFRES ET TENDANCES

Analyse statistique et lexicale des 107 romans sélectionnés

Le titre le plus long (12 mots)

Tous les hommes n'habitent pas le monde de la même façon

Les titres les plus courts (1 mot)

Awa / Border / Capsules / Eden / Fondre / Loin / Rococo / Sœur

Les mots que les romanciers et romancières ont été plusieurs à choisir

Chaque année, des mots apparaissent plusieurs fois. En 2019, c'est le cas des mots « monde » (6 fois), « île » (3 fois), « nuit » (3 fois), « homme » (3 fois). En 2014, c'était le cas pour « voyageur » ou « Freud » (2 fois), en 2015 « amour » (3 fois), ou encore « mort » en 2016 (2 fois). En 2017, on retrouvait le « roi » (2 fois), et en 2018, déjà le « monde » et la « nuit » (3 fois).

Les prénoms de l'année,

utilisés par 2 ou 3 auteurs pour nommer leurs personnages principaux.

Jeanne / Blanche / Louise / François / Gabriel / Léo / Paul / Vincent

Les personnages célèbres, utilisés comme personnages principaux des récits.

Jésus Christ / Général de Gaulle / Frida Kahlo / Jack London / Tadeus Reichstein / Ariel Sharon / Samia Yusuf Omar

Socio-économie de l'édition - tendance marketing 2019

- **L'auto-promotion des auteurs s'accroît sur la 4e de couverture**
- **Les éditeurs auto-célèbrent leurs romans**
- **Le mystère est de mise** : 14% des 4e ne mentionnent pas les personnages
- **La photographie plutôt que la peinture et le dessin**. 42% des couvertures sont des photographies.
- **Si l'auteur est connu, sa photo est sur la couverture, encore faut-il que l'auteur soit une autrice...**

Sémiologie de l'époque

- **76% des histoires sélectionnées par les prix littéraires prennent place dans le présent et 20% dans le passé.**
- **41,5% des histoires se passent en France, dont 6,5% spécifiquement à Paris**. 25% des quatrième de couverture ne précisent pas où se situe l'intrigue.
- **25% des personnages n'ont pas de nom.**
- **19% des auteurs parlent d'Histoire**, soit en situant le récit dans un passé historique, soit en montrant les traces laissées par l'histoire dans le présent.
- **7,4% des personnages sont des écrivains**, 6,5% font partie d'un milieu artistique, 6,5% sont journalistes.
- **41% sont des récits de vie.**

Méthodologie

UNE APPROCHE STATISTIQUE ET LEXICALE INÉDITE

Pris dans leur ensemble, les écrivains sont très présents dans le quotidien des Français. 90% se disent lecteurs. 93% des femmes se disent lectrices (IPSOS, 2015). Les romans représentent 70% des ventes de livres.

Quel meilleur terrain d'étude pour lire l'époque que la littérature ? La littérature est un langage et le langage est social par essence. Ecrire, c'est dire quelque chose du monde dans lequel on vit, et le dire d'une façon telle que la perception du réel pourra en être modifiée. Paradoxalement, hors des médias littéraires, les romanciers sont peu sollicités. Philosophes et essayistes leur sont préférés. Par son audience et son objet, la littérature est pourtant un outil critique majeur et d'analyse du temps présent.

Mais, même à raison d'un livre par jour, une année ne suffirait pas pour lire tous les romans de la rentrée. D'où l'importance de la prescription et de la rédaction de la 4e de couverture. A la rentrée 2019, 524 romans ont paru : 336 français et 188 étrangers (romans francophones et romans étrangers traduits), pour 82 premiers romans.

Pour définir le périmètre de l'étude, la sélection faite par les prix littéraires s'est imposée, pour éviter la subjectivité d'une librairie et analyser un panel représentatif de la littérature institutionnalisée. La lettre des libraires identifie 10 prix comme étant les plus représentatifs : Le Grand prix du roman de l'Académie française, le Renaudot, le Goncourt, le Femina, le Médicis, le Décembre, l'Interallié, le Prix de Flore, le Prix Wepler/Fondation La Poste et le Prix Hors-Concours (ce dernier inclut des ouvrages parus avant la rentrée).

Ce ne sont donc pas n'importe quels livres qui ont été analysés mais les livres les plus médiatisés. On parle d'entre 40 000 et 400 000 ventes pour les lauréats selon les prix et leur médiatisation. Les 107 ouvrages sélectionnés par ces 10 prix représentent un cinquième des 524 romans de la rentrée. Cette sélection comprend plus de premiers romans, de femmes, ou d'éditeurs indépendants, mais la majorité représente une élite de la littérature, des auteurs masculins déjà récompensés et les romans des grandes maisons d'édition, parfois nommés pour plusieurs prix.

Afin de capter l'esprit du temps, du point de vue des romanciers, mais aussi de l'idée que s'en font les éditeurs, l'analyse s'est restreinte à la seule lecture des 107 quatrièmes de couverture, aux titres, ainsi qu'aux images de couverture. Les 107 textes de quatrième de couverture ont été compilés et analysés au moyen d'un logiciel de statistiques lexicales (un total de 41 234 mots). Quantitative, les données sont objectives. Qualitative, l'étude combine une analyse du sens et une analyse de la structure du corpus.

iTrameur, le logiciel de textométrie utilisé comptabilise la fréquence des mots, leurs occurrences et leurs concordances. Le corpus, préalablement mis en forme et nettoyé (balisé et en format TXT, c'est à dire texte brut), entre dans le logiciel : en ressort des données quantitatives précises et des statistiques lexicales totalement transparentes. Ces données objectives et fiables permettent une interprétation de la forme (morpho-syntaxe), du sens (sémantique lexicale) et du corpus (analyse du discours).

107 titres

QUE NOMMENT-ILS ?

QUEL EN EST LE MESSAGE ?



**L'esprit du temps
à travers 107 livres
sélectionnés par les 10
prix littéraires les plus
prescripteurs.**

Étude sémiologique et
statistique des titres,
images et 4e de
couverture.

- Grand Prix du roman de l'Académie Française
- Prix Renaudot
- Prix Goncourt
- Prix Femina
- Prix Médicis
- Prix Décembre
- Prix Interallié
- Prix Welter-Fondation La Poste
- Prix de Flore
- Prix Hors Concours

Amer noir	Le monde horizontal
Avant que j'oublie	Le nom secret des choses
Awa	Le testament d'Allan Berg
Azimet brutal	Le troisième rappel
Bleu calypso	Les choses humaines
Border	Les échappées
Capsules	Les grands cerfs
Cent millions d'années et un jour	Les jungles rouges
Chroniques d'une station-service	Les minets
Civilizations	Les petits de décembre
Cora dans la spirale	Lisbonne ville ouverte
Des routes	Loin
Eden	Macadam Butterfly
Egypte 51	Magie Bab-El-Oued
Et l'ombre emporte ses voyageurs	Matador yankee
Et qu'importe la révolution ?	Même le scorpion pleure
Extérieur monde	Mikado d'enfance
Fondre	Mise au vert
Forêt-furieuse	Mur Méditerranée
Francis Rissin	Nino dans la nuit
Il n'est jamais plus tard que minuit	Quand la parole attend la nuit
Je m'enneige	Querelle
Je suis Ariel Sharon	Rhapsodie des oubliés
Je suis né laid	Rien n'est noir
Journal pauvre	Rococo
L'île du dernier homme	Rouge impératrice
L'arbre d'obéissance	Rue des pâquerettes
L'envoi du queteur	Scrabble
L'homme qui brûle	Scrops !
L'île des sables	Seule si là
L'île introuvable	Soeur
L'Italie c'est toujours bien	Soft
L'odeur du chlore	Souvenirs / Ecran
L'ombre de son nom	Souviens-toi des monstres
La chaleur	Tous les hommes n'habitent pas le monde
La maison	de la même façon
La montre d'Errol Flynn	Tous tes enfants dispersés
La part du fils	Trismus
La suspension	Un autre Eden
La symphonie du nouveau monde	Un dimanche à Ville-d'Avray
La tentation	Un monde sans rivage
La terre invisible	Un monstre et un chaos
La vraie vie de Vinteuil	Une bête au paradis
Le bal des folles	Une partie de badminton
Le chagrin des origines	UnPur
Le ciel par-dessus le toit	Zébulon ou le chat
Le coeur battant du monde	
Le continent de la douceur	
Le général a disparu	
Le ghetto intérieur	
Le jour où le soleil ne s'est pas levé	
Le monde horizontal	

©Motamorphoz, observatoire de veille et d'analyse lexicale

Le titre est un nom unique pour une histoire unique. Une forme presque codifiée qui l'inscrit dans une catégorie, celle des titres de livres. Un ensemble de mots, choisis par les auteurs et les éditeurs, qui évoquent un univers ou une histoire et appellent à la lecture. C'est ce que le lecteur voit en premier, ce qui le décide ou non. Parfois, le titre est la seule chose retenue d'un livre présenté dans les médias.

Constat 1

Le titre de roman respecte encore aujourd'hui une forme qui s'est imposée au fil du temps. Du point de vue de la forme, le titre d'un roman fonctionne comme une unité de dénomination monoréférentielle : il ne fait référence qu'à un seul objet, le livre lui-même, comme un nom propre. Cette dénomination semble obéir à des codes précis et reproductibles : la majorité des titres possèdent une forme renvoyant à la catégorie « titre de roman ».

Au fil du temps, s'est opéré un figement de ces formes jusqu'à leur donner une vraie fonction signalétique, ancrée dans la tradition littéraire. Si ces usages venaient à changer, le lecteur serait-il égaré ? Peu de romanciers ou d'éditeurs prennent le risque.

Ainsi, alors que rien ne l'impose, dans la structure des titres, on trouve assez classiquement une prédominance des formes en complément du nom, à 23%, du type « Article + Nom Commun + Préposition + Article + Nom Commun » (*Le nom secret des choses*, *La part du fils*, *Le coeur battant du monde...*) et des formes plus simple de type « Article + Nom » (*Des routes*, *La tentation*, *Les minets...*) ou « Article + Nom + Adjectif » (*Le monde horizontal*,

Les choses humaines...). Le squelette du titre est composé d'un noyau, majoritairement un nom commun, autour duquel gravitent et s'articulent des éléments (adjectifs, articles, prépositions, conjonctions, verbes ou adverbes).

Constat 2

Les titres courts sont de rigueur, 23% des titres sont composés de seulement 2 mots (*Amer Noir*, *Rouge Impératrice*), 18% de 3 mots (*Mise au vert*, *Rue des Pâquerettes...*) et 23% de 4 mots (*Le bal des folles*, *Le chagrin des origines*, *Zébulon ou le chat...*). 14,9% des écrivains ont même choisi la simplicité d'un unique mot (nom commun ou nom propre) : *Awa* / *Border* / *Capsules* / *Eden* / *Fondre* / *Loin* / *Rococo* / *Sœur*. Seuls quelques romans s'autorisent à dépasser 5 mots.

Au regard des conventions, les audaces, rares, prennent plusieurs formes. Un titre va jusqu'à 12 mots (*Tous les hommes n'habitent pas le monde de la même façon*), mais il est surtout lié à son auteur. Quelques titres sont sous forme de question (*Où vont les fils ? Et qu'importe la révolution ? Pourquoi tu danses quand tu marches ?*), et six contiennent des emprunts lexicaux, notamment de l'anglais (*Border*, *Civilizations*, *Macadam Butterfly...*). Les innovations viennent des éditeurs établis comme des plus petits, (Si Nouvel Attila publie le titre le plus long, c'est Grasset qui édite *Civilization*, emprunté de l'anglais).

Constat 3

La plupart des titres sont relativement classiques, tant par leur structure que par le choix des mots. Dans cette structure stable vient s'implanter encore en 2019 un lexique assez conventionnel : adjectifs, couleurs (du rouge et du noir), noms de lieux (des villes, des pays, des types de lieux à différentes échelles) et de personnes (noms propres, personnalités connues ou anonymes et noms communs), expression de la temporalité (les jours, les nuits, les années, décembre ou dimanche, le nouveau, la vie ou le dernier), champ lexical des émotions et des qualités humaines (brutal, furieuse, folles, amour, obéissance, tentation, pleure...), ou encore champ lexical de la nature (monde, île, pâquerettes, forêt, sables ou soleil).

Au vu de cette structure commune, les mots pourraient être placés sur un axe paradigmatique, c'est à dire une liste de mots qui pourraient être utilisés de façon interchangeable. On pourrait tout à fait imaginer modéliser la recherche de titre.

Constat 4

Des mots reviennent. En apparence, rien n'oblige un auteur ou un éditeur dans la façon de nommer son livre. Pourtant, le mot « monde » apparaît 6 fois, le mot « île » 3 fois, le mot « nuit » 3 fois, le mot « homme » (pluriel et singulier confondus) 3 fois. Le verbe « être » (conjugué) 6 fois, et le pronom « je » 4 fois. On compte une majorité d'articles définis (le, la, les), utilisés une soixantaine de fois. On retrouve également quelques formes de la négation : il semble important à certains auteurs de dire que certaines choses ne sont pas.

En étudiant l'évolution des faits linguistiques dans le temps (diachronie), on se rend compte que les formes bougent peu. De 2013 à 2018, le lexique ne varie que très légèrement et la structure des titres reste identique. Les mots « homme » et « monde » dominent en termes de fréquence et les articles définis sont toujours aussi présents. Les champs

lexicaux préférentiels aussi restent les mêmes (temporalité, lieux, personnes, nature ou sentiments), avec pour seule anomalie un pic du champ lexical de la royauté en 2017. Chaque année, des mots apparaissent plusieurs fois, c'est le cas pour « voyageur » ou « Freud », présents deux fois chacun dans le corpus de 2014, « amour » utilisé 3 fois dans celui de 2015, ou encore « mort » présent à deux reprises dans le corpus de 2016.

Le champ lexical de la nature et des animaux peut aujourd'hui prendre une toute autre résonance avec l'urgence climatique, la conscience écologique et l'émergence des études animales, même s'il est un des plus anciens champs lexicaux à avoir été utilisé en littérature (on pense à la poésie de Virgile ou Byron, aux *Fables* de La Fontaine, ou encore à *Moby Dick* de Melville).

Constat 5

Pour 55% des livres, titre, quatrième de couverture et récit sont en lien les uns avec les autres. Ce lien se traduit par des mots présents à la fois dans le titre et dans le résumé du roman, notamment des lieux ou des noms de personnages. La plupart des titres utilisent donc des mots permettant de poser les bases d'un récit : noms et caractéristiques principales d'un personnage, lieu relativement précis, temporalité plus ou moins élaborée allant d'une date ou d'un jour de la semaine à un simple marqueur temporel relatif. La tendance voudrait placer le lecteur à un moment donné et à un endroit précis. Les champs lexicaux des sentiments, du pathos ou des émotions apportent un effet cathartique : ils attirent le lecteur parce qu'il se reconnaît dans la présentation d'un personnage complexe et enclin à posséder des défauts.

Seulement 55% pourrait-on dire ? Pour beaucoup finalement, le lien entre le titre et le récit reste flou et difficile à déterminer sans avoir lu le roman. Par convention, le titre et la quatrième sont censés se référer à l'histoire, ils la complètent et la résument. Les titres ne sont parfois qu'une simple métaphore du voyage ou de la quête du personnage principal, ou une représentation abstraite que se fait l'auteur de son livre.

En résumé

La structure des titres signale l'objet livre, et les mots choisis sont presque interchangeable. Au fond, les titres ne disent pas grand chose du livre qu'ils désignent. Ils sont présents par souci de nécessité, de signalétique et d'indexation. Ils sont un prétexte pour appréhender les sujets des romans de manière poétique plus que pragmatique, mission donnée à la quatrième de couverture.

Avec la notion d'arbitraire du signe, n'importe quel titre pourrait désigner n'importe quel roman. Alors pourquoi titrer ? D'un point de vue éditorial, les titres évoquent aussi un attachement de l'auteur à un mot, posé à un moment de son écriture, parfois âprement discuté avec son éditeur. Surtout, et c'est sans doute leur première vocation, ils parlent à la mémoire et à la conscience linguistique du lecteur et potentiel acheteur.

De ce fait, dans un environnement très concurrentiel, des tentatives plus marketing émergent, tentant de s'éloigner de cet équilibre convenu entre l'envie de l'auteur, l'intérêt de l'éditeur et la perception symbolique du lecteur : une question posée, un titre plus long qui attire l'oeil, ou un titre composé d'un seul mot pour mieux le retenir, des emprunts pour donner une dimension plus universelle ou des mots génériques qui résonnent de plus en plus aujourd'hui (le monde, les hommes...).

A noter

60% des romans sont écrits par des hommes et 40% par des femmes. Un roman sort du lot avec deux auteurs, un homme et une femme, en couple dans la vie (*Nino dans la nuit* de Simon & Capucine Johannin).

60% d'auteurs et 40% d'autrices pour le prix de l'Académie Française et le prix Goncourt, 56% d'auteurs et 44% d'autrices pour le prix Femina, 47% d'auteurs et 53% d'autrices pour Hors Concours. En revanche, 70% d'auteurs pour 30% d'autrices pour les prix Renaudot et Wepler-Fondation La Poste. Les prix Décembres et Interalliés, eux, proposent 80% d'auteurs pour 20% d'autrices. Seul le prix de Flore propose une parité, 50% d'auteurs pour 50% d'autrices.

107 COUVERTURES

QUELLES SONT LES COULEURS DOMINANTES ?



Constat 1

Le blanc, le beige et le noir dominent. La sobriété est de rigueur, 25% des couvertures ont un fond blanc (*Chroniques d'une station-service*, *Nuit d'épine*), 14,9% un fond beige (*La chaleur*, *Le ciel par-dessus le toit*), 14,9% un fond noir (*La suspension*) et 6,5% un fond gris (*La Terre invisible*). D'autres couleurs sont présentes, comme le bleu (13%) (*L'odeur de chlore*), le jaune (8,4%) (*Le Général a disparu*) ou le rouge (3,7%) (*La vraie vie de Vinteuil*). Le violet, vert, rose, marron sont quant à eux minoritaires mais restent utilisés par certains éditeurs, notamment dans des tons pastels.

Constat 1

Les titres : en rouge, noir et blanc. 26% des titres sont écrits en noir (*Un autre Eden*, *Rien n'est noir*), 25% en blanc (*Cent millions d'années et un jour*, *Souviens-toi des monstres*), et 25% en rouge (*Même le scorpion pleure*, *Le monde horizontal*). On notera également que 9,3% de titres sont bleus (*Francis Rissin*) et 4,6% sont jaunes (*Azimut brutal*). Le beige, le gris, le marron, le multicolore, l'orange, le rose et le vert restent marginaux.

Constat 3

La photographie plutôt que la peinture et le dessin. 42% des couvertures sont des photographies. Personnages au singulier ou au pluriel, lieux, objets, plans larges ou plans serrés, flou artistique : tout y est ! Certains optent pour une photographie coloration sépia, accentuant le caractère passé du récit. Plus que le dessin, la photographie inscrit la fiction dans le réel. 19,6% des couvertures présentent un dessin et 10% une peinture. Figuratives, ces œuvres représentent les paysages ou les personnages des récits. Abstraites,

ce sont des émotions illustrées par des couleurs vives. Ces couvertures sont avant tout un bon moyen d'attirer l'œil de l'acheteur.

Constat 4

La majorité des couvertures proposent un personnage (40%) (*Cora dans la spirale*, *Souviens-toi des monstres*), parfois flou, souvent de dos, ou simple silhouette au loin, le personnage est mystérieux. Il n'est parfois représenté que par une partie de son corps (les jambes ou les pieds) (*Fondre*, *Matador Yankee*). D'autres préfèrent la beauté d'un paysage (22,4%), l'océan (*Bleu Calypso*) ou la forêt (*Forêt-Furieuse*), les buildings de la ville (*Capsules*) ou le bitume des routes (*Parking Péguy*). 18,6% proposent au lecteur un ou plusieurs objets : un masque vénitien (*Zébulon* ou le chat), un cerf à grands bois (*La tentation*), une jeep (*La Terre invisible*), un globe terrestre (*Loin*) ou encore des explosifs composés de saucisses (*Macadam Butterfly*)...

Constat 5

Certains éditeurs choisissent la simplicité en proposant au lecteur un modèle de couverture institutionnalisé qui permet de savoir immédiatement d'où vient le livre. Ainsi 24% des livres ont une couverture sobre, sans image ni personnage, avec un fond neutre, le titre, les nom de l'auteur et de l'éditeur. Seuls les codes couleurs et les ornements varient légèrement (du jaune et du vert pour Grasset, du bleu pour P.O.L ou du rouge pour Gallimard et Flammarion).

Les maisons d'éditions incontournables P.O.L, Grasset, Gallimard, Mercure de France, Sabine Wespieser ou certaines plus petites comme Rue de l'Echiquier, Alma Editeur, les éditions Corti et Non Standard imposent donc ce choix à l'auteur. La maison d'édition Zulma propose elle aussi un modèle de couverture mais se distingue des plus courants en proposant une couverture plus colorée, version graphique et pop de l'objet livre.

Eden / Et l'ombre emporte ses voyageurs / Francis Rissin / L'île du dernier homme / L'ombre de son nom / La suspension / La symphonie du nouveau monde / La vraie vie de Vinteuil / Le ciel par-dessus le toit / Le continent de la douceur / Le Général a disparu / Le ghetto intérieur / Le monde horizontal / Le nom secret des choses / Les choses humaines / Les grands cerfs / Les jungles rouges / Mur Méditerranée / Nino dans la nuit / Nuit d'épine / Ouvrir son coeur / Rococo / Scrabble / Un monstre et un chaos

Constat 6

Et quel étonnement ! Si l'auteur est connu, sa photo est sur la couverture, encore faut-il que l'auteur soit une autrice...

Lorsque les auteurs sont renommés ou connus (politiques, journalistes), les éditeurs proposent une photo d'eux sur la couverture. C'est le cas pour 5,6% des livres, dont ceux écrits par Christiane Taubira, Emma Becker, Blandine Rinkel, Amélie Nothomb, Beata Umubyeyi Mairesse, Laurence Nobécourt. Mais, les maisons d'éditions n'ont mis que les photos d'autrices. Et aucun auteur populaire sur les couvertures donc. En quoi est-ce là un véritable choix marketing des éditeurs ?

107 QUATRIÈMES DE COUVERTURE SUR LA FORME, DE NOUVELLES STRATÉGIES ÉDITORIALES

La quatrième résume le récit. Si certains ne la lisent pas, d'autres fondent leur achat sur ce qu'elle annonce. L'enjeu est donc essentiel. Être concis et simple, donner envie d'acheter, en dire assez sans divulguer l'essentiel ? Autant la structure des titres demeure très classique, autant l'innovation marketing s'opère du côté de ce médium.

Tendance 1. Sur la forme, le mélange des genres s'affirme. On ne résume plus : on vend le livre comme un produit. La quatrième devient un espace de promotion. 35,5% des quatrièmes se composent d'un résumé de l'intrigue, 3,7% d'un édito promotionnel, et 7,5% d'un extrait ou citation tirée du roman, mais 54% présentent une forme hybride : un résumé + un édito promotionnel, un extrait + un résumé, un extrait + un édito promotionnel et parfois même les trois ensemble ! A cela peut s'ajouter une courte biographie (bibliographie, prix, profession ou lieu de naissance), ou parfois, une courte phrase de l'éditeur vantant les qualités du livre.

Tendance 2. Quelques résumés, souvent mis entre guillemets sont écrits par les auteurs eux-mêmes. Estiment-ils qu'ils sont les mieux placés pour décrire leur récit ou reprennent-ils en main cette tâche alors assignée à l'éditeur ? Par exemple, Olivier Rolin signe lui-même la quatrième de son roman *Extérieur monde*. Dans ce cas, la quatrième de couverture est alors signée du nom ou des initiales de l'auteur.

Tendance 3. Autre nouveauté : si le titre et le résumé ne convainquent pas d'acheter un livre, peut-être que l'éloge qu'en fait l'éditeur lui-même décidera le lecteur ! La pratique semble propre aux contenus culturels. On peut imaginer la réception dubitative de ces louanges dans d'autres secteurs. 3,7% des quatrièmes ne sont composées que de cette éloge, tandis que 54% sont une forme hybride contenant un *laïus* de l'éditeur. On retrouve 29 fois le mot « roman », suivi d'adjectifs mélioratifs tels que « brillant », « surprenant » (*La vraie vie de Vinteuil*), « inventif », « inattendu » (*François Rissin*), « subtil » (*Je m'enneige*), « exaltant » (*Loin*), ou de syntagmes tout aussi admiratifs, comme « à couper le souffle » (*Cent millions d'années et un jour*), « très remarqué » (*Le cœur battant du monde*), « sur les chapeaux de roue » (*Les minets*). D'autres restent sobres, avec « bon roman » (*Chroniques des années d'amour et d'imposture*) ou « vrai roman » (*L'île introuvable*). Avec le mot « livre », on trouve l'adverbe « magistralement » (*Les jungles rouges*), le syntagme prépositionnel « d'une richesse inépuisable » (*Un monde sans rivage*). Deux livres sont qualifiés de « grand livre » (*Une partie de badminton, La part du fils*). Les récits, eux, sont « intimes » (*Amer noir*), « vertigineux » (*Francis Rissin*), ce sont des récits « des silences » (*L'île des sables*) ou « de l'émancipation » (*Les échappées*).

Tendance 4. Autre technique émergente : les résumés, s'ils résument, participent surtout à la construction du suspense. 33,6% des résumés offrent au lecteur une question auquel le roman doit répondre. L'interrogation est ici un moyen de mettre en exergue les enjeux du récit. « L'amour sera-t-il toujours une issue, un ancrage ? » (*Awa*), « À quelles conditions ce qui a été aurait-il pu ne pas être ? » (*Civilizations*), « Comment grandir avec cette laideur ? » (*Je suis né laid*). Résumer un roman, c'est

également donner les éléments nécessaires à une compréhension globale et sommaire de l'histoire. On présente le lieu, l'époque et les personnages, parfois le tout dès la première phrase. Le résumé ne raconte jamais la fin du récit, mais il en raconte parfois les origines. Qui, quand, où, et que va-t-il se passer ? Le lecteur peut répondre avant même d'avoir lu la première page.

107 RÉSUMÉS À LA LOUPE

DES ROMANS QUI PARLENT DE L'ÉPOQUE

À la fois fiction et représentation du réel, la littérature est ambivalente. Ce fut depuis toujours un moyen de critiquer notre contemporanéité, pour Zola c'était une critique naturaliste du travail, pour Hugo une critique des inégalités sociales ou pour George Orwell, outre-Manche, une critique de la politique. Aux siècles passés, la façon dont les écrivains ont abordé leur époque nous informe précisément des métamorphoses qui leur étaient contemporaines. La littérature dessine toujours le même horizon : comprendre le monde, faire sens des recompositions technologiques, sociales et politiques, appréhender la course du temps et des évolutions qu'il entraîne.

Le corpus choisi permet de s'interroger selon une double dimension, celle de l'esprit du temps et celle de sa perception. Qu'apprend-on d'une époque, du fameux *zeitgeist*, en lisant seulement les résumés proposés par des éditeurs et les choix des prix littéraires ? Que déduit-on des sujets traités en lisant simplement ce que ces textes disent ? Qu'apprend-on des sujets qui parlent aux lecteurs ? Ces 107 romans disent-ils leur époque ?

Les mots et les thèmes récurrents

"Mais", "nous", des petits mots qui en disent beaucoup... Le "nous" apparaît 32 fois sur le total du corpus : cela révèle une certaine nécessité d'inclure le lecteur, l'inviter dans le récit non seulement pour l'inciter à acheter mais également pour le confronter à une sorte de catharsis. La conjonction de coordination "mais" présente 51 occurrences : aveu d'une certaine contradiction dans les récits, retournement de situation ou stylistique de narration permettant d'articuler les quatrièmes de couverture ?

Autres thèmes récurrents : le monde, un des noms communs les plus représentés dans le corpus avec 64 occurrences, **la France**, lieu principal de 41,5% des récits, présent 16 fois, et **le passé** 14 fois. **La "vie" (47 occurrences) devance la "mort" présente 20 fois.**

Qui sont les héros d'aujourd'hui ?

A en croire les quatrièmes de couverture, les personnages sont presque autant des hommes que des femmes, dans le corpus 32 occurrences du mot "homme" pour 29 du mot "femme", **mais si les hommes sont présentés au singulier (62,5%), les femmes, elles, sont présentées au pluriel (62%).** Représentation différenciée des genres, pour les hommes c'est l'individu qui prime, pour les femmes, le collectif et le groupe avant tout. L'homme s'impose aussi dans la catégorie des pronoms, le corpus présente une majorité de pronoms masculins (176 occurrences du pronom "il" au singulier et 39 au pluriel) et bien moins de pronoms féminins (97 occurrences du pronom "elle" au singulier et 7 au pluriel).

25% des personnages n'ont pas de nom. (*Capsules, Et l'ombre emporte ses voyageurs*)

14% des quatrièmes de couverture ne font pas du tout mention des personnages du roman. (*Où vont les fils ?*)

75% des auteurs présentent leurs personnages principaux en les nommant, par un nom complet ou parfois seulement par un prénom

(*Querelle, Un monstre et un chaos*). Les personnages de romans évoquent généralement les stéréotypes des hommes et des femmes de leur époque, ils révèlent parfois une part d'ombre dans laquelle le lecteur peut se reconnaître. 23% des résumés présentent plusieurs personnages (deux ou plus) comme étant les personnages principaux de l'intrigue (*L'île introuvable, Le bal des folles*).

Les écrivains écrivent sur ce qu'ils connaissent le mieux :

- 7,4% des personnages sont des écrivains (*Une partie de badminton*),
- 6,5% font partie d'un milieu artistique (musique, art, cinéma) (*Rien n'est noir*)
- et 6,5% sont journalistes (*L'île du dernier homme*).
- Dans les profils des personnages principaux, on trouve également des hommes politiques (2,8%), des professeurs (2,8%), une athlète, un artisan, un chirurgien, une gouvernante, un moine, un paléontologue, un policier, un pompiste... Les métiers sont variés et représentent différentes strates sociales, des hommes et des femmes de tous horizons.

Certains écrivains ont préféré ne pas préciser l'emploi ou les qualifications de leurs personnages, c'est le cas pour 11% des personnages qui sont simplement présentés comme des hommes et 9% comme des femmes. 7,4% des personnages sont des enfants ou des adolescents, l'absence d'un emploi est pour le coup justifiée. Pour les personnages adultes, aucune mention d'âge n'est ajoutée.

6,5% choisissent aussi de fonder leur récit sur des personnages réels, des artistes ou des personnalités publiques, comme par exemple Frida Kahlo (*Rien n'est noir*), ou de simplement les nommer (*Zébulon ou le chat, Un monstre et un chaos*).

- personnages réels érigés en personnage principaux : Jésus Christ / Général de Gaulle / Frida Kahlo / Jack London / Tadeus Reichstein / Ariel Sharon / Samia Yusuf Omar
- personnages réels cités présents dans le récit : Diane Arbus / Salomon August Andrée / Raúl Castro / Louis-Ferdinand Céline / Christophe Colomb / Alain Delon / Errol Flynn / Knut Fraenkel / Jean Giraudoux / Magnus Hirschfeld / les Malraux / Karl Marx / Charles Péguy / Jackson Pollock / Pol Pot / Jean Renoir / Erik le Rouge / Chaïm Rumkowski / August Sander / Antoine de St. Exupéry / Staline / Nils Strindberg / Le chevalier de Tromelin / Charles Quint / Léonard de Vinci
- personnages cités par l'auteur ou l'éditeur : Hannah Arendt / Walter Benjamin / Bizet / Buffon / Charcot / Henri-Georges Clouzot / Le Corbusier / Gracq / Julien Green / Mick Jagger / Mauriac / Mendelssohn / Lorenzo Lotto / Luther / George Orwell / Marcel Proust / Robert Redford / Man Ray / La Rochefoucauld / Romain Rolland / Jean Rostand / Antonio Salazar / Stefan Zweig

- personnage fictif tiré d'une autre oeuvre érigé en personnage principal : Vinteuil.

A noter : si les pourcentages n'atteignent pas toujours les 100%, c'est que certains auteurs ne laissent entrevoir aucune information à propos de l'intrigue, des personnages, ou du lieu où leur récit se déroule.

Le traitement novateur de thèmes ancestraux

Les passions humaines ont toujours fait le jeu de la littérature. Dans cette sélection de 107 romans, c'est dans le corps que le désir, la souffrance, la mort parfois, se manifestent. Le mot "corps" est présent 15 fois. Le corps en souffrance, le corps faible, malade ou mort est au coeur de certains des récits. Dans *La Chaleur* de Victor Jestin, un adolescent en regarde un autre mourir, dans *Ouvrir son coeur*, Alexie Morin écrit avec aplomb que "le sujet de ce livre, c'est la mort." La mort est également présente sous la forme de cadavres charriés par le fleuve dans *Scrabble*, de Michaël Ferrier. Le corps, immobilisé, dans le coma, d'Ariel Sharon a inspiré Yara El-Ghadban est pour son roman *Je suis Ariel Sharon* qui donne la parole à un esprit enfermé dans un corps sans contact avec l'extérieur. Le corps infirme de Frida Kahlo est au coeur de *Rien n'est noir* de Claire Berest. Dans *Le Chagrin des origines* de Laurence Nobécourt, le corps somatise la souffrance. Enfin, c'est par le biais du corps assoiffé du Christ qu'Amélie Nothomb aborde le sacré dans *Soif*, un sacré étonnamment incarné, faillible.

Le mot "amour" revient 24 fois dans le corpus. En effet, le corps est aussi lieu de jouissance, siège du désir, et c'est l'occasion pour les écrivains d'aborder la passion amoureuse. L'éveil du désir chez les adolescents, notamment, revient à plusieurs reprises : dans *Jour de courage* de Brigitte Giraud, avec l'éveil du désir homosexuel, dans *Amer Noir*, d'Eric Tchijakoff, le récit d'une quête amoureuse, ou encore dans *Eden* de Monica Sabolo, qui met en scène Lucy, objet de désir contre son gré. Le sexe comme composante essentielle de la vie dans *Macadam Butterfly* de Tara Lennart.

On remarque particulièrement que le corps féminin fait l'objet d'un traitement tout en interrogation qui traduit certaines problématiques contemporaines. Ainsi, le fantasme du corps parfait comme unité de mesure, telle que le proposait Le Corbusier, est habilement remis en question dans *L'Odeur de chlore*, d'Irma Pelatan. En interrogeant l'utilisation d'un corps masculin comme unité de référence, elle politise notre appréhension de l'espace. Dans *La Maison*, Emma Becker décrit la vie dans une maison de passe, dans un effort pour recentrer sur l'intime un récit qui pourrait trop facilement décrire des enjeux de pouvoir. La nécessité de mettre son corps en mouvement pour s'émanciper, dans *Les Echappées* de Lucie Taïeb.

47% des récits sont des récits de vie. La dominance des récits intimes et psychologiques, centrés sur la cellule familiale, ou le récit de l'intime, n'est pas spécifique à la sélection 2019, mais reste symptomatique d'une époque dans laquelle l'individu est au centre de la vision du monde. Chroniques ou bribes de plusieurs vies mises en parallèle, récit d'amour sur fond de guerre ou de néo-libéralisme, la majorité se déroulent dans une France ou une Europe contemporaine, celle des auteurs et des lecteurs.

La question de la filiation est au coeur des résumés. Le mot famille est présent 17 fois dans le corpus. La famille représente presque autant de mères

que de pères (24 occurrences de “père” pour 20 de “mère”) avec encore une fois l’avantage aux hommes. Pour les enfants, c’est une majorité de “filles” et de “fillettes” (32 occurrences) qui apparaissent par rapport aux “fils” (14 occurrences) bien moins présents. L’enfance est aussi un thème qui attire : on trouve 14 occurrences du mot “enfance” et 24 du mot “enfant”.

Pour ne prendre qu'un exemple, 12% abordent la thématique du secret familial, et plus généralement la question de la filiation et de la quête profonde des origines. *Avant que j'oublie* d'Anne Pauly raconte par exemple l'effort d'une fille pour se ressaisir de la personnalité de son père après sa mort. Père qui dès l'enfance fait savoir à son fils qu'il est laid dans *Je suis né laid* d'Isabelle Minière. Père que l'on exhume dans *L'ombre de son nom* de Jean-Baptiste Labrune. Père qui ressurgit du passé, dans *Loin* d'Alexis Michalik. Tous ces exemples montrent que le traumatisme familial reste une matrice littéraire fertile.

Cependant, si elle est parfois source de souffrance, la famille est également un bien précieux, en danger et qu'il faut chercher à protéger. Cela semble témoigner d'une certaine inquiétude, d'une conscience pleine de la fragilité de la structure familiale, que seule l'affection, parfois, maintient. Ainsi, dans *Cora dans la spirale*, Vincent Message met en scène une mère de famille prise dans les métamorphoses du capitalisme contemporain. Dans *UnPur* d'Isabelle Desesquelles, la cellule familiale heureuse est détruite par un prédateur. Dans *Egypte 51* de Yasmine Khlat, ce sont les événements politiques qui menacent le couple. Dans *je m'enneige*, la mère, malade, perd contact avec le monde. Dans *Le ciel par-dessus le toit*, Natacha Appanah dépeint une famille déchirée par l'incarcération de l'un des leurs.

Jeter l'ancre ou larguer les amarres : une époque tiraillée

Dans les romans sélectionnés, le territoire est tour à tour un endroit où trouver le repos, une attache qu'on ne parvient pas à défaire, ou encore un lieu à fuir ou explorer. Dans tous les cas, le rapport au lieu et à l'espace est central. Havre de paix où poser son sac après une vie tourmentée, c'est ce que l'on trouve dans *Bleu Calypso*, de Charles Aubert ou encore dans *Mise au vert*, de Philippe Lacoche, deux romans qui mettent en scène des héros ayant effectué un retour à la terre. Dans ces romans, comme dans *Une bête au Paradis* de Cécile Coulon où une famille défend sa ferme, le territoire élu est menacé par des éléments perturbateurs, comme si la paix promise n'était jamais qu'une illusion.

41,5% des histoires se passent en France, dont 6,5% spécifiquement à Paris. Dans ces récits, le territoire n'est pas toujours choisi, et beaucoup de héros subissent d'habiter un espace délaissé, errent dans des lieux intermédiaires et périphériques, où rien ne semble se passer et dont pourtant ils ne parviennent pas à s'échapper. C'est par exemple le Paris XVIIIe de la *Rhapsodie des oubliés* de Sofia Aouine, la petite ville de *Border* décrite par Jacques Houssay, ou encore Sucy-en-Loire, où se traîne l'adolescente héroïne de *Soeur* d'Abel Quentin, la station essence où règne l'ennui des *Chroniques d'une station-service* d'Alexandre Labruffe. **Ces territoires à la marges, où rien n'arrive, où les héros se sentent délaissés sont toujours des territoires français, échos littéraires, peut-être à cette France des ronds-points dont on a tant parlé.**

Russie / *Amer Noir*, Carrières-sous-Poissy / *Avant que j'oublie*, Dordogne / *Azimut Brutal*, Montpellier / *Bleu Calypso*, Border / *Border*, France / *Cent millions d'années et un jour*, Europe / *Civilizations*, Paris / *Cora dans la spirale*, Egypte / *Egypte 51*, France / *Et qu'importe la révolution ?*, France / *Francis Rissin*, Birmanie / *Il n'est jamais plus tard que minuit*, Tel Aviv / *Je suis Ariel Sharon*, Écosse / *L'île du dernier homme*, Syrie / *L'arbre d'obéissance*, Méditerranée / *L'île introuvable*, Italie / *L'Italie c'est toujours bien*, Firminy / *L'odeur de chlore*, Les Landes / *La chaleur*, Paris / *La suspension*, Allemagne / *La Terre invisible*, Paris / *Le bal des folles*, Londres / *Le coeur battant du monde*, Baden-Baden / *Le Général a disparu*, Argentine / *Le ghetto intérieur*, Etats-Unis / *Le testament d'Allan Berg*, Algérie / *Les petits de Décembre*, Lisbonne / *Lisbonne ville ouverte*, Bab el-Oued / *Magic Bab el-Oued*, Etats-Unis / *Matador Yankee*, France / *Mise au vert*, Canada / *Nirliit*, France / *Par les routes*, France / *Parking Péguy*, Lac St Jean / *Querelle*, Paris / *Rhapsodie des oubliés*, Mexique / *Rien n'est noir*, Sucy-en-Loire / *Soeur*, France / *Souvenirs/Ecran*, Italie / *Souviens-toi des monstres*, Montréal / *Tous les hommes n'habitent pas le monde de la même façon*, Bordeaux / *Tous tes enfants dispersés*, Paris / *Trismus*, Ville d'Avray / *Une dimanche à Ville-d'Avray*, Svalbard / *Un monde sans rivage*, Lodz / *Un monstre et un chaos*, Bretagne / *Une partie de badminton*

Ce conflictuel rapport au territoire entraîne un désir de fuite, en effet 14% des auteurs ont choisis de ne pas ancrer leur récit mais de faire voyager leurs personnages. Ainsi, dans *je m'enneige* de Benoît Sourty, un jeune homme qui végète s'extrait de sa petite ville pour entreprendre une quête familiale à travers l'Europe. De la fuite à l'errance, il n'y a qu'un pas, et Christophe Dabitch le franchit dans *Azimut brutal*, roman qui suit une frontière fictive, à travers la France, comme dans un effort pour ressaisir ce territoire. Enfin, l'exploration dans *Cent millions d'années et un jour*, de Jean-Baptiste Andrea, fait du territoire inconnu l'objet d'un désir parfois dangereux. Certains titres suffisent d'ailleurs à évoquer cet ailleurs tant désiré, comme *L'île du dernier homme* de Bruno de Cessole ou encore *L'île introuvable* de Jean Le Gall.

Le flou est parfois volontairement entretenu : 25% des quatrièmes de couverture ne précisent pas où se situe l'intrigue (*Macadam Butterfly*)... 1,8% des romans prennent place dans des lieux imaginaires (*Scrops !*, *Rouge impératrice*).

Le traitement du territoire dans ces différents romans semble révéler une chose essentielle : il existe une différence irréductible entre ceux qui peuvent choisir leur ancrage et ceux qui le subissent. Pour échapper à cette alternative, la littérature ne propose qu'une solution : la fuite.

Un passé très présent

Il y a l'histoire et l'Histoire. Le mot "histoire", présent 60 fois dans le corpus peut renvoyer à deux choses, l'histoire que l'écrivain nous raconte (discours méta sur le roman lui-même), ou l'Histoire, avec un H majuscule, celle du passé, que les écrivains se plaisent tant à réécrire et revivre pour mieux la comprendre.

76% des histoires sélectionnées par les prix littéraires prennent place dans le présent et 20% dans le passé (*Civilizations*, *Egypte 51*, *L'île des sables*). Seulement 3% des récits s'ancrent dans le futur (*Rouge Impératrice*), un futur souvent dystopique et destiné à la fin du monde. D'autres font des allers-retours entre le présent et le passé (*Jour de courage*).

1905 / *Amer Noir*, 1954 / *Cent millions d'années et un jour*, XVI^e siècle / *Civilizations*, 1951 / *Egypte 51*, 2004 / *Il n'est jamais plus tard que minuit*, 2006 / *Je suis Ariel Sharon*, 1761 / *L'île des sables*, 1532 / *L'Italie c'est toujours bien*, 1938 / *La symphonie du nouveau monde*, 1945 / *La Terre invisible*, XIX^e siècle / *La bal des folles*, 1860 / *Le coeur battant du monde*, 1968 / *Le Général a disparu*, 1928 / *Le ghetto intérieur*, XX^e siècle / *Les jungles rouges*, 1965 / *Les minets*, 1940 / *Lisbonne ville ouverte*, 1990 / *Quand la parole attend la nuit*, 1930 / *Un monde sans rivage*, 1941 / *Un monstre et un chaos*

Parmi les 19% des auteurs qui parlent d'Histoire, 40% abordent la question de la déportation et des mémoires de la Seconde Guerre mondiale. On peut diviser les romans qui abordent ce thème en deux catégories : ceux dont l'action prend place à l'époque des événements, et ceux, minoritaires, qui abordent la question de sa mémoire. Parmi ces derniers, *La part du fils* de Jean-Luc Coatalem et *La suspension* de Géraldine Collet mettent tous deux en scène le parcours de mémoire d'enfants et petit-enfants de déportés.

La majorité des auteurs a cependant choisi de situer l'action du roman à l'époque de la guerre, qui reste une matrice propre à générer des récits de tous types. *Le ghetto intérieur* de Santiago H. Amigorena ou encore *Un monstre et un chaos* de Hubert Haddad, sont des récits de drame personnels ou de résistance, tous deux donnant la parole à des voix rarement entendues. Ce souci est également présent dans *La Terre invisible* d'Hubert Mingarelli, dans lequel un photographe, à l'issue de la guerre, photographie les habitants allemands à côté de leur maison, centrant le récit sur un vécu intime du conflit.

Si la profusion de romans sur ce thème témoigne du poids que la Seconde Guerre mondiale occupe dans les mémoires, **les romans se ressaisissent de ces événements pour faire entendre des voix rarement écoutées, à la marge d'une Histoire dont elles étaient pourtant les premières victimes.**

Un monde en mouvement, à l'identité fuyante

Des migrations contemporaines, les romans de la sélection proposent une écriture plus intime que descriptive qui révèle combien ces histoires sont constitutive d'une identité, transmise ou redécouverte.

Les écrivains voyagent. 23% des romans sont hors de France et se partagent le reste du monde. Le thème de la migration est abordé à de nombreuses reprises, preuve s'il en fallait une que les bouleversements géopolitiques trouvent un écho en littérature. Ainsi, dans *Fondre*, Marianne Brun raconte l'histoire de l'athlète somalienne Samia Yusuf Omar, morte en Méditerranée alors qu'elle traversait clandestinement pour participer aux Jeux olympiques. Dans *Mur Méditerranée*, Louis-Philippe Dalembert peint le destin croisé de 3 femmes bien décidées à gagner l'Europe.

Russie / France / Egypte / Birmanie / Israël / Écosse / Syrie / Italie / Angleterre / Allemagne / Argentine / Etats-Unis / Algérie / Portugal / Canada / Mexique / Norvège / Pologne / Asie du Sud-Est.

Dans un monde où les flux humains s'accroissent, les romans prennent à bras le corps cette problématique et bousculent les lieux communs. De façon surprenante, Laurent Binet, dans *Civilizations*, réécrit l'histoire du monde en inversant les perspectives : et si c'était l'Europe qui avait été colonisée par les Incas et non l'inverse ? Ce renversement semble dire une civilisation qui, à mesure qu'elle est ébranlée, prend peu à peu conscience du caractère circonstanciel de sa domination. Renversement présent également dans *Rouge Impératrice* de Léonora Miano, situé dans un futur dystopique où les européens sont venus chercher refuge dans une Afrique qui ne sait pas bien quoi faire d'eux.

Migration et identité sont liés dans de nombreux récits de retour aux sources, de recherche des origines. Ces romans cherchent à faire le lien entre le présent et l'arrachement passé à une terre natale. Ainsi, *Tous tes enfants dispersés* de Beata Umubyeyu Mairesse raconte comment une femme rwandaise ayant fui le génocide, renoue avec son histoire pour pouvoir la transmettre à son fils. La transmission d'une histoire est également au cœur de *Pourquoi tu danses quand tu marches ?* de Abdourahman A. Waberi, ou encore de *Des routes*, de Carole Zalberg où une femme raconte à sa fille le passage des migrants.

Si certains romans posent la question de la transmission d'une histoire des migrations, d'autres personnages, pour qui cette transmission n'a pas eu lieu, se lancent dans de véritables quêtes. Ainsi, l'héroïne de *Magic Bab el-Oued* de Sabrina Kassa se lance sur les traces de son père qu'elle découvre harki. Voyage et identité semblent intimement liés dans de nombreux romans, comme dans *Loin* de Alexis Michalik, qui raconte un voyage en quête du père, ou encore *Extérieur Monde* de Olivier Rolin qui raconte véritablement une errance autant intérieure que géographique.

Les grands absents

Presque nulle part il n'est question d'écologie ou de sauvegarde de planète, une absence dont on s'étonne au vu de la place que cette problématique occupe dans le débat public et de l'anxiété qu'elle génère.

On citera, à titre d'exception, *Eden* de Monica Sabolo où une forêt magnifique est menacée, ou encore *Les Grands cerfs* de Claudie Hunzinger, qui met face à face l'homme et l'animal. Dans quelques autres romans, la nature est présente, mais elle sert plus souvent de toile de fond qu'elle n'est le cœur de l'intrigue. Ainsi, *La tentation* de Luc Lang commence par le sauvetage d'un cerf, tandis que *Mise au vert* de Philippe Lacoche décrit un retour à la campagne.

Si la sphère politique est présente dans les romans, elle l'est plus à travers des figures de politiciens qu'à travers un propos réel sur le contexte politique actuel. On retrouve par exemple le Général de Gaulle, dans *Le Général a disparu* de Georges-Marc Benamou, Ariel Sharon (*Je suis Ariel Sharon*, de Yara El-Ghadban), Staline dans *Amer Noir* d'Eric Tchijakoff, ou encore Karl Marx, père du héros de *Le cœur battant du monde* de Sébastien Spitzer. A l'exception du roman que Catherine Gucher consacre à Raúl Castro (*Et qu'importe la révolution ?*) ces récits sont tous situés dans un passé plus ou moins proche, la distance temporelle neutralisant ainsi leur portée politique.

On ne peut que constater cette absence sans trop savoir que faire de l'apparente réticence des écrivains à se frotter à ces sujets. En comparaison avec les thèmes abordés par le cinéma ou les séries, cette absence est toutefois à noter. Les sujets qui dominent l'actualité depuis quelques années (le Brexit, l'élection de Donald Trump, etc.) n'apparaissent nulle part. Notons cependant que certains romans comme *Mise au vert* (Philippe Lacoche) ou encore *Journal pauvre* (Frédérique Germanaud), qui décrit un travail de dénuement, semblent proposer des modèles alternatifs de société.

—

Etude réalisée par MOTAMORPHOZ®
Catherine Malaval, présidente.
catherine.malaval@motamorphoz.com
06 12 13 15 06

Contact presse
Agence #UnOeilSurLaCulture
Aurélia Szewczuk
unoeilsurlaculture@gmail.com
06 82 29 52 56

Mentions pour citer cette étude : L'Observatoire Motamorphoz®